CONFÉDÉRATION NATIONALE,

DU 14 JUILLET 1790,

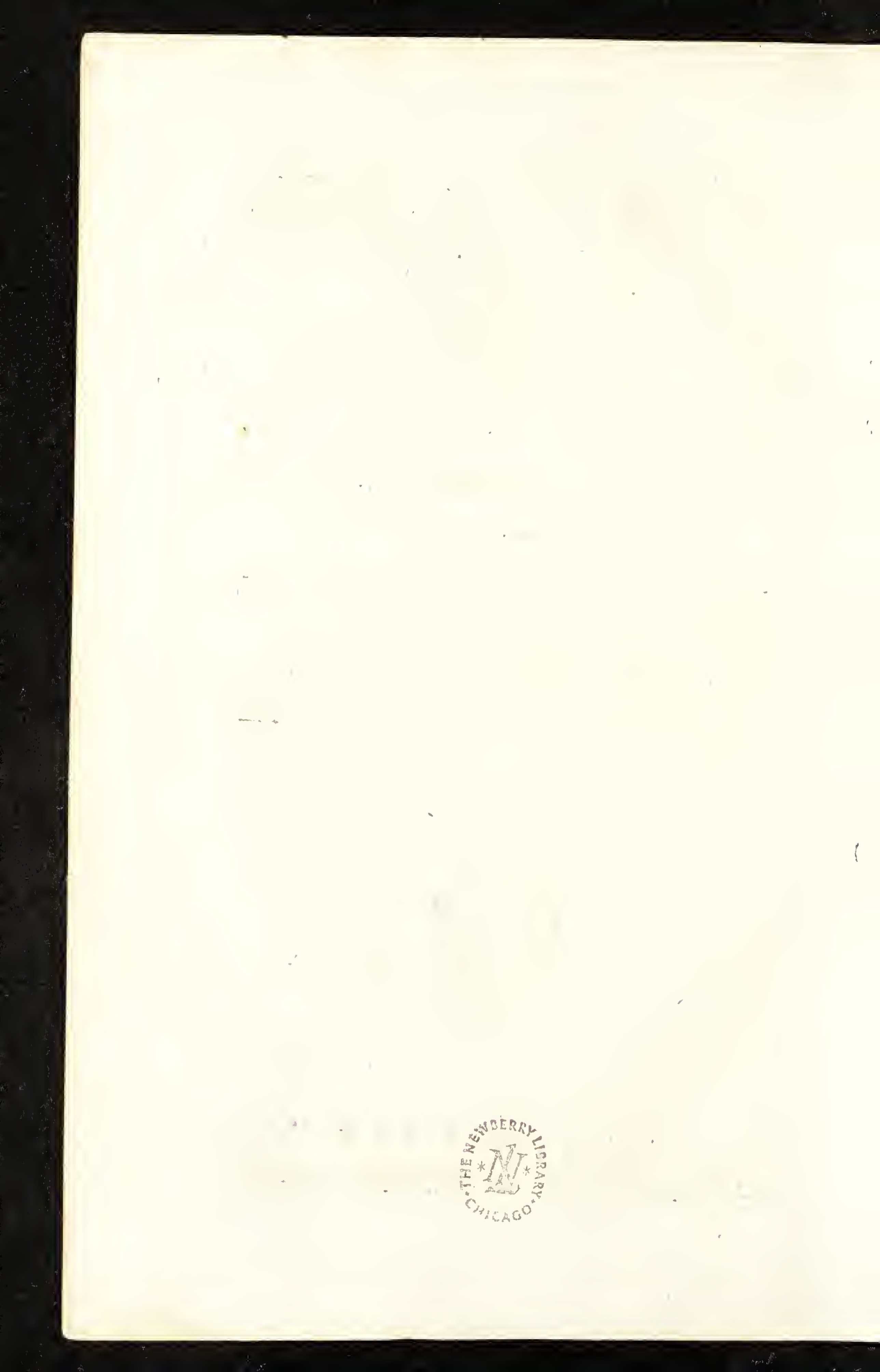
OU

DESCRIPTION *fidelle de tout ce qui a précédé, accompagné & suivi cette auguste cérémonie.*

O toi qui descendu de ta demeure sainte,
Contemples tes heureux enfans,
Toi dont la majesté plane sur cette enceinte,
Roi des Rois, reçois nos sermens.



A MONTAUBAN,
De l'Imprimerie de FONTANEL, Imprimeur du Roi.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



DESCRIPTION FIDELLE

De tout ce qui a précédé, accompagné & suivi la cérémonie de la Confédération nationale du 14 Juillet 1790.

SECONDE ÉDITION.

S'IL s'étoit trouvé parmi nous un ſeul homme de chaque Nation au moment où la famille des Français a juré la liberté, & que cet homme, quel qu'il fût, retournât chez ſes compatriotes, bientôt tous les tyrans auroient diſparu. Nous avons donné à l'univers le ſignal de la liberté.

Mais vous, qui retenus dans les différentes parties de cet empire, n'avez pu vous réunir à nous que par des vœux, vous vivrez, vous mourrez libres; oui... car vos pères, vos frères, vos amis, vous raconteront ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu; les enfans de vos enfans naîtront libres; oui..... car vous raconterez auſſi ce grand jour à vos enfans.

Et moi, pour ſoulager mon cœur tourmenté d'un ſentiment impétueux, il faut que je publie tant de merveilles, il faut que je recueille mes ſenſations, pour les dépoſer dans le ſein de mes concitoyens. Ce n'eſt point à vous que je m'adreſſe, vous dont les larmes ont coulé avec les miennes dans ces momens délicieux : que vous dirois-je que vous n'ayiez plus vivement ſenti ? Mais ſi vous retrouviez en cet écrit quelques-unes de ces images ſublimes qui vous

ont frappé, mes amis, mes compagnons, mes frères, quand retournés dans vos campagnes, vous presserez vos enfans dans vos bras, quand vous leur parlerez de la patrie, quand vous les environnerez de son ombre sacrée, mettez encore ce récit sous leurs yeux, que leur langue se dénoue pour jurer la liberté ; ce serment sera scellé dans les cieux.

Les hommes qui ont conquis la liberté, étoient dignes de lui dresser un temple. C'est à Paris, au Champ de Mars, que le génie a transporté le colisée, le plus beau monument de l'ancienne & de la nouvelle Rome.

De bons citoyens, séduits par de fausses idées de grandeur, avoient proposé divers plans, où ils déployoient à l'envi la richesse & la magnificence. Mais c'est de cet éclat que brilloient les fêtes du despotisme. Le Comité de Constitution, de concert avec les Chefs civils & militaires de la capitale, a recherché la simplicité, comme nos tyrans recherchoient le faste. Peut-être nous eussions offert à l'univers un spectacle plus auguste encore sous des tentes, au milieu des champs, à la face des bois & des rochers, au pied d'un chêne.

L'imagination est étonnée des prodiges que vingt jours de travaux ont vu naître sous des mains laborieuses. Le Champ de Mars présente un cirque elliptique ingénieusement dessiné entre des arbres d'une fraîche verdure, & ce palais superbe où nos ennemis voyoient croître avoient avec peine les rejetons précieux des Héros qui les ont vaincus.

Au milieu du cirque s'élève un Autel dédié *à la Patrie.*

En face, adossé au bâtiment de l'école militaire, un amphithéâtre immense supporte le trône où résidera la majesté de la Nation.

Autour de l'arène règne un autre amphithéâtre

composé de trente gradins, surmonté de planimétries inclinées, qui dans leur extrémité supérieure, se confondent avec des branches d'arbres touffus, d'où naît le plus beau couronnement que l'art ait pu rapprocher.

Le cirque s'ouvre par un arc de triomphe d'un dessin hardi. Il a trois vastes entrées d'égale grandeur : un bas relief supérieur, & un couronnement d'ordre dorique en font la décoration.

On arrive à cet arc de triomphe par une longue chaussée que des milliers de bras ont pratiquée en comblant des fossés profonds, en faisant des levées de terre considérables, en formant un pont de bateaux dans toute la largeur de la Seine.

Ces préparatifs qu'une année, ce semble, eût à peine pu voir achevé, ont coûté quelques jours à nos Artistes, quelques heures à nos Gardes Nationales, quelques minutes à nos Athéniennes.

J'en atteste tous ces étrangers qui d'un œil dédaigneux ont vu les mouvemens de la capitale entière (je parle des ennemis de la révolution, car eux seuls sont étrangers parmi nous), je les atteste ; vit-on jamais rien de plus grand que cet oubli de tous les rangs au Champ de Mars, que ce sublime abandon de soi-même au milieu de ces ateliers ouverts & dirigés pour l'intérêt de la chose commune ?

Grâces vous soient rendues, généreux habitans de Paris, vous qui maniez avec succès l'épée des soldats, & le hoyau des manouvriers, vous qui dans le Champ de *la Confédération* avez roulé l'humble brouette de ces mains victorieuses qui ont dirigé la foudre contre les tours du despotisme. Recevez les hommages de toute la France que vous avez appelée à jouir des droits éternels des Nations. Recevez le prix de vos vertus dans l'empressement de vos concitoyens, qui des extrémités de l'empire accourent

dans les bras de leurs frères. Vous aurez part aux bénédictions de vos concitoyens, vous aussi, guerriers vieillis dans les combats, vous qui couverts de cicatrices, appuyés sur l'honorable soutien de votre foiblesse, avez accouru dans ces lieux offrir à la patrie les restes d'une vie mutilée pour elle, & qui ranimant vos courages pour le plus cher des intérêts, vous rappeliez avec quelques regrets ces temps où la valeur abusée croyant sacrifier à l'État, ne sacrifioit souvent qu'à la cause des tyrans.

Les cœurs sensibles s'arrêteront volontiers à ces détails de préparatifs. Ce n'est pas le morceau le moins intéressant du tableau.

Il m'en coûtera sans doute d'omettre les fêtes particulières qui, pour ainsi dire, ont préludé à la fête universelle. Celle des Électeurs de Paris, celle des amis de la Constitution, se disputent un regard de la Nation ; mais en ce jour mémorable tout cède à un seul sentiment dans l'ame des Français.

Ce seroit une jouissance bien douce de fixer nos regards sur nos Députés des Départemens à l'instant où le signal du départ s'est fait entendre, de les voir au milieu de ceux qui les ont envoyés, recevant les expressions touchantes de leur adieu, se chargeant de leurs prières, de leurs recommandations. — Allez, jurez en notre nom, & vous ne jurerez point en vain ; allez, & nous vous accompagnerons au moins par nos vœux ; dites aux pères du peuple que nous devons plus que la vie à leurs lumières, à leur courage; dites au Roi qu'il est le plus chéri des Rois; dites à nos frères que nous sommes dignes d'être leurs frères.

Mais déjà Paris renferme dans ses murs l'élite de la France ; déjà les patriotes s'embrassent comme des amis échappés du naufrage, qui se revoient après de longs malheurs. Les Parisiens les conduisent sur les

hauteurs où de farouches mercenaires menaçoient de foudroyer leurs demeures. Ils aiment à fouler avec eux les ruines de l'affreuse Bastille. Ils leur montrent ce qui reste de ces cachots où les vivans étoient ensevelis. C'est là, leur disent-ils, que fut arboré un signal perfide; c'est ici que furent brisées les chaînes d'un pont-levis redoutable; c'est ici qu'il fallut passer, quand la mort pleuvoit sur nos têtes; plus loin combattoient *Hullin*, *Arné*; là fut une tour, au haut de laquelle *Maillard* fut blessé en détournant un canon qui vomissoit le carnage sur les assiégeans. Ces discours sont mêlés de pleurs & d'embrassemens. — Et nous aussi, nous avons combattu les tyrans. Des Prêtres, des Nobles, ont semé parmi nous les haines & les séditions. La discorde a rugi dans nos campagnes; mais vous, vous avez sauvé la France.

Nous ne devons pas oublier le *Te Deum* chanté à Notre-Dame la veille de ce grand jour; les Musiciens de l'opéra, du théâtre de Monsieur, des Italiens, des Français, de la troupe Montansier & des autres spectacles: tous, jusqu'à ceux d'Audinot, de Nicolet, &c. se sont empressés d'assister à cette auguste cérémonie: jamais nous n'avons vu autant d'artistes réunis, si ce n'est au Panthéon de Londres, où le nombre des concertans se monte quelquefois jusqu'à huit, neuf cents, mille. Les différens versets ont été supérieurement chantés par Mademoiselle Rousselois, de l'Académie de musique; & par Messieurs Laïs & Chéron, trop connus du public pour ne pas nous dispenser de parler ici & de leurs talens & de leur civisme. Enfin la direction de l'orchestre a été confiée à M. Rey; son nom lui seul est un éloge; & jamais *mæstro di musica ove di capella*, comme disent les Italiens, ne posséda à un plus haut degré l'intelligence, la précision, la force, la grace, l'énergie, le feu... & surtout ce grand art d'électriser ses coopé-

rateurs, en ſorte qu'une muſique ne diſe uniquement que ce qu'elle doit dire en effet, & qu'enfin elle produiſe tous les effets qu'elle doit produire.

L'Auteur de la muſique eſt M. Deſaugier, lequel s'eſt déjà fait une réputation dans ſon art. Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que cette nouvelle & ſuperbe compoſition doit y mettre le ſceau, & le ranger parmi les Philidor, les Giroult, les Goſſec, les Monſigni, enfin parmi nos plus célèbres compoſiteurs. L'ouverture de ce *Te Deum* eſt à la fois & ſimple & majeſtueuſe; ſeulement, ſur la fin, l'artiſte, par des diſſonances habilement préparées, peu-à-peu a contriſté l'ame, & l'a, pour ainſi dire, conduite par des ſenſations confuſes d'inquiétude & d'anxiété juſqu'à un récitatif, qui a vivement affecté l'auditoire par les reſſouvenirs terribles & déchirans qu'il rappeloit. Voici à-peu-près le ſens des paroles que nous avons entendues & retenues, malgré l'éloignement où nous étions de la tribune.

Peuple, l'ennemi s'avance avec des ſentimens hoſtiles & des yeux menaçans; il brûle de ſe baigner dans ton ſang, que dis-je! il ſoupire après le moment où il pourra s'en abreuver. Déjà il ébranle les murailles de la cité. Sors, ſors de l'inertie dans laquelle tu es plongé; prends les armes, & va combattre: Dieu va combattre avec toi.

A ces paroles effrayantes ſuccède un chœur d'inſtrumens & de voix ſourd & ſombre, qui nous a glacé les ſens de terreur & d'effroi. Mais ce qui y a mis le comble, c'eſt lorſqu'une cloche lugubre eſt venu ſe mêler à ce concert impoſant & ſublime.

Din din din din din din din din din, alors chacun des aſſiſtans, reſpirant avec peine, ſe regardoient avec des yeux inquiets & effrayés. On avoit envie de ſe parler, la voix expiroit ſur les lèvres. Nos cœurs étoient ſerrés, & nos cheveux ſembloient

ſe dreſſer ſur nos têtes : emblème, ou plutôt image de ce que nous avons éprouvé l'an 1789, dans le même mois & à la même époque. Cependant la cloche ceſſe, l'orcheſtre petit à petit commence à ſe raſſeréner, & avec lui l'ame & les yeux des auditeurs; enfin un autre récitatif annonce l'entière défection des Troupes ennemies, & le tout ſe termine par des fanfares militaires, & une hymne à l'Éternel, en action de grâces.

L'eſquiſſe que nous venons de donner d'un ouvrage qui fait tant d'honneur aux talens de M. Desaugier, eſt bien foible ſans doute. Mais nous nous eſtimons heureux, ſi nous avons ſuppléé par là, en quelque ſorte, à l'impoſſibilité où tous nos compatriotes ont éte de venir l'admirer & l'entendre.

Enfin ce jour de bonheur luit ſur la France. Mercredi 14 juillet cinquante mille citoyens ſe ſont raſſemblés à ſix heures du matin ſur le boulevard, entre les quartiers du Temple & la porte Saint-Martin (1); la Municipalité, les Électeurs, les cent vingt Députés de la Commune, les Repréſentans des Corps militaires de terre & de mer, nationaux & étrangers, & les Repréſentans des quatre-vingt-trois départemens. A huit heures préciſes ce cortège impoſant eſt parti de la porte Saint-Martin. La marche étoit ouverte par un Détachement de la Garde Nationale Pariſienne à cheval avec ſa muſique, ſes timbales & ſes trompettes. Suivoient les citoyens

(1) Il a été donné à chacun des Députés & des Membres de la fete une médaille, dont le deſſein a été imaginé & exécuté par M Gatteau ; un côté repréſente la France debout devant l'autel de la patrie, ayant la main droite ſur le livre de la Conſtitution, & tenant de la main gauche un faiſceau d'armes ; au bas de l'autel, la félicité publique avec ſes attributs ; derrière un drapeau, dont la lance porte un bonnet phrigien ; dans le haut la vérité qui repouſſe les nuages ; de l'autre côté du jeton on lit pour exergue : *Confédération des Français, Paris, XIV Juillet M. D. CC. XC.*

de Paris, Électeurs à l'époque du 14 juillet 1789, dans ces temps difficiles, cette nuit terrible que nos tyrans dans leur folle audace croyoient devoir être la dernière de Paris. Après ceux-ci un détachement de la Garde Nationale Parifienne marchoit précédé de fa mufique. Venoient enfuite les Députés de la Commune de Paris, élus en août 1789, les cent vingt autres Députés élus par les foixante Diftricts pour faire les honneurs de la fête, accompagnés des Préfidens des Diftricts ; les foixante Adminiftrateurs provifoires de la ville de Paris.

Le cortège d'honneur de cent vingt Députés de la Commune, des foixante Préfidens, des Adminiftrateurs & de M. le Maire étoit formé par les Gardes de la mufique de Paris.

On voyoit alors flotter dans les airs ces bannières que la Commune de Paris a données à chaque Département comme un gage d'alliance & de fraternité. Elles font fimples & fans fafte : un bâton terminé par une pique, des cravattes aux couleurs de la Nation, un taffetas blanc fur chacun des deux côtés duquel font peintes deux couronnes de chêne, avec cette légende au milieu de l'une, *Conftitution*, au milieu de l'autre, *Confédération nationale, à Paris, XIV juillet M. DCCXC.* Sur chacune eft écrit auffi le nom du Département auquel elle appartient.

Sous ces drapeaux s'avançoient à pas lents & majeftueux tous ces hommes généreux qui, dévoués à la révolution, l'ont accélérée, fécondée de tous leurs efforts dans nos provinces reculées où l'efprit public s'eft formé plus lentement, arrêté dans fes progrès par les fuperftitions politiques & religieufes, & par toutes les terreurs que la rage de nos ennemis foufloit dans l'ame des habitans des campagnes, à peine mûrs pour la liberté.

On diftinguoit à leur attitude fière & majeftueufe

ces Bretons invincibles que le deſpotiſme, armé de toute ſa puiſſance, n'a jamais étonnné, & qui dans les temps de ſervitude même faiſoient trembler leurs oppreſſeurs; vous ne leur cédiez point en vertus, courageux Dauphinois, qui les premiers peut-être avez oſez proclamer vos droits, les droits des peuples; & vous, ſages Bordelais, qui toujours prêts à voler au ſecours de vos frères, avez mérité une place diſtinguée dans les faſtes d'un peuple régénéré. Tous les regards ſe fixent auſſi ſur ces dignes deſcendans de l'antique Marſeille, la gloire de la nouvelle, & ſur ces Flamands que de criminelles manœuvres n'ont pu ſéduire, & ſur ces patriotes qui ſont venus des rives du Rhône, & ſur ceux du Poitou, ceux de la Champagne, ceux du Lyonnois (1), & tous nos frères enfin, car tous s'honorent du nom de Français, tous ont concouru avec ardeur au bien commun, par un ſacrifice ſans exemple des intérêts particuliers.

Au centre des Départemens les Troupes de ligne ſuivoient l'oriflamme dont Paris leur fait auſſi préſent. *Les couronnes civiques* qui le décorent, & ces mots, *Conſtitution & Confédération nationale*, ſeront à jamais la deviſe de ces Guerriers.

Le Corps des Ouvriers de l'Artillerie & celui des Mineurs, le Régiment du Roi & celui des Gardes Suiſſes, le Corps royal du Génie, la Maréchauſſée, la Compagnie de la Connétablie, les Commiſſaires des Guerres, les Maréchaux de France, les Lieutenans généraux, les Maréchaux de camp, les Compagnies de la Maiſon militaire du Roi, de celle de

---

(1) On a remarqué le deſſin de l'étendard de ces patriotes, dont l'idée, priſe chez les Romains, annonce qu'ils ne craignent pas de rivaliſer avec ceux en amour pour la liberté. Le coſtume riche & magnifique du Tambour-major de cette ville relevoit la ſuperbe contenance de la députation.

ſes frères, & tous les autres Corps militaires non réunis, n'étoient pas le moindre ornement de cette cérémonie.

Les Officiers de ſervice dans ces poſtes, le Corps Royal des Canoniers-matelots, les Ingénieurs-conſtructeurs de la Marine, les Commiſſaires généraux & ordinaires des Ports & Arſenaux paroiſſoient avec éclat au milieu de toutes ces Milices, ſi chères à la France.

Notre admiration ſe repoſoit auſſi ſur ces vieux guerriers qui n'ont pas voulu quitter ſans avoir donné à la patrie un dernier témoignage de leur dévouement.

La marche étoit fermée par un détachement de Gardes nationaux à cheval.

Le cortège avançoit dans cet ordre, accompagné de deux haies de Gardes nationaux, au ſon des inſtrumens militaires, au bruit du plus harmonieux des concerts que formoient ces cris répétés par toutes les bouches, retentiſſant dans toutes les ames : *Vive la Nation, vive le Roi.*

La marche a ſuivi le boulevard juſqu'à la porte Saint-Denis, & parcouru la rue Saint-Denis juſqu'à la rue de la Feronerie.

Lorſqu'on fut arrivé à cette rue, devenue trop fameuſe, tout-à-coup ces mouvemens impétueux ſe rallentirent, tous les eſprits ſe glacèrent d'une ſilencieuſe horreur. Pourquoi ces gémiſſemens & ces larmes ſur le ſort de Henri, comme ſi ſa mort étoit encore récente, comme ſi ſes manes n'étoient pas vengés par l'exil du fanatiſme ? Hélas ! on ne ſe conſole donc jamais de la perte d'un bon Roi !

Bientôt la rue Saint-Honoré eſt parcourue juſqu'à la place Royale. Dans les chemins, aux fenêtres, ſur les toits, partout des hommes tranſportés, enivrés d'une joie ſage, qui ne reſſemble point à la joie

pétulente des efclaves. Aux accens de l'alégreffe publique, des vieillards fe raniment, & s'étonnent de trouver la mort moins amère ; des mères accourent, leurs enfans dans les bras, & fidelles aux mouvemens de la nature, elles les confacrent à la patrie, & promettent de leur faire fucer, avec le lait, un attachement inviolable à la *Nation*, à la *Loi*, au *Roi*.

L'Affemblée Nationale, préfidée par M. Bonnay, s'étoit avancée jufqu'à la place de Louis XV ; quand on y fut arrivé, les pelotons de drapeaux fe portèrent à droite & à gauche, en forte que l'augufte Affemblée fut reçue entre deux haies qui lui fervoient d'efcorte. Le cortège ainfi compofé (1) paffa

(1) *Voici ftrictement l'ordre du cortège.*

Compagnie de Cavalerie avec un étendard & fix Trompettes ; le Chef & le Major de la Cavalerie à la tête.
Compagnie de Grenadiers avec tambours & mufique.
Les Electeurs de Paris, en 1789.
Compagnie de Volontaires.
Les Repréfentans de la Commune.
Le Comité militaire.
Compagnie de Chaffeurs.
Les Tambours de la ville.
Les Préfidens des foixante Diftricts.
Les Députés de la Commune pour la fédération.
Les foixante Adminiftrateurs de la Municipalité.
Corps de Mufique & de Tambours.
Bataillon des Elèves militaires.
Détachemens des Drapeaux de la Garde Parifinne.
Bataillon des Vétérans.
Députés des quarante-deux premiers Départemens, par ordre Alphabétique.
Le Porte oriflamme.
Les Députés des Troupes de ligne.
Les Députés de la Marine.
Les Députés des quarante-un derniers Départemens.
Compagnie de Chaffeurs volontaires.
Compagnie de Cavalerie, avec un étendart & deux Trompettes, pour fermer la marche.
La Marche étoit formée fur huit perfonnes de front.

en détournant les yeux devant la ſtatue orgueilleuſe de ce Roi qui devint le fléau d'un peuple qui l'avoit appelé *le bien aimé*. La marche fut continuée par le Cours-la-Reine & le quai de Chaillot ; ſur les midi on traverſa la Seine ſur le pont de bateaux, & joignant la chauſſée nouvellement pratiquée, on arriva au Champ de Mars.

Se préſente l'arc de triomphe décoré de tout ce que l'art peut imaginer de plus grand & de plus ſimple en même temps.

Au-deſſus de l'entrée principale, d'un côté, ſe liſoient ces mots :

Conſacrés au grand travail de la Conſtitution,
Nous le terminerons.

De l'autre côté :

Le pauvre ſous ce défenſeur,
Ne craindra plus que l'oppreſſeur
Lui raviſſe ſon héritage.

Ces deux inſcriptions ſe rapportent à l'action de quelques perſonnages allégoriques qu'on voit s'élancer à travers les obſtacles vers le but déſiré que leur montre la loi.

A l'entrée, du côté gauche, des guerriers prêtent le ſerment civique, & ſemblent prononcer ces vers qu'on lit plus bas :

La patrie ou la loi peut ſeule nous armer :
Mourons pour la défendre, vivons pour nous aimer.

Au-deſſus de l'entrée latérale, à droite, des Héraults d'armes, embouchant la trompette, proclament la paix dans l'étendue d'un vaſte empire, & les peuples, s'abandonnant à de douces eſpérances, chantent avec alégreſſe,

Tout nous offre d'heureux préſages,
Tout flatte nos déſirs :
Douce paix, loin de nous écarte les orages,
Et comble nos plaiſirs.

Voici les inſcriptions qu'on liſoit encore ſur l'arc de triomphe, & qui forçoient de jeter des regards en arrière, même en avançant vers le centre de la majeſté.

Les droits de l'homme étoient méconnus depuis des ſiècles ; ils ont été reconquis pour l'humanité entière.

Des Députés de différens peuples viennent rendre hommage à l'Aſſemblée Nationale dans le tableau placé au-deſſus de ces mots :

Le Roi d'un peuple libre eſt ſeul un Roi puiſſant.

Ce vers eſt juſtifié par l'emblème d'une femme qui enchaîne des lions à ſon char, & attache à ſa ſuite la force, la puiſſance, repréſentée par différentes figures ; elle eſt appuyée ſur le livre de la loi : ſuivent dans toute leur dignité le Roi, la Reine ; ils tiennent leur fils par la main : plus loin une foule de ſages.

Alors ſe livre un combat contre l'hydre redoutable ; on voit ſes têtes abattues ſous une main terrible. Au-deſſus ce diſtique :

Nous ne vous craindrons plus, ſubalternes tyrans,
Vous qui nous opprimez ſous cent noms différens.

A l'autre extrémité, un peuple immenſe écoute avec attention les ſages exhortations d'un guerrier victorieux :

Vous chériſſez cette liberté, vous la poſſédez maintenant,
Montrez-vous dignes de la conſerver.

Au milieu du cirque où s'élève l'autel circulaire, ſe ſont placés les doyens d'âge des Départemens & des pelotons de Troupes de ligne. Les bannières & l'oriflamme ſont déployées. L'encens brûle & monte vers le ciel ; tout eſt préparé pour le ſacrifice.

L'autel eſt entouré de quatre exhauſſemens placés vers les quatre parties du monde.

Sur la première face, à gauche, une belle femme écarte & diſſipe les nuages qui l'entourent, & ſa

beauté brille dans tout ſon éclat. On lit au-deſſus :

Conſtitution.

La France auſſi, ſous la forme d'une femme, paroît aſſiſe ſur une partie du globe ; elle a dans ſes mains la corne d'abondance ; à ſes côtés ſont les attributs des arts & des ſciences.

Sur la façade qui regarde la galerie, des guerriers, les bras tendus vers un autel, prononcent ce ferment :

Nous jurons de reſter à jamais fidelles à la Nation, à la Loi, au Roi, de maintenir de tout notre pouvoir la Conſtitution décrétée par l'Aſſemblée Nationale & acceptée par le Roi, de protéger, conformément à la loi, la ſureté des perſonnes & des propriétés, la libre circulation des grains dens l'intéreur du royaume, la perception des contributions publiques, ſous quelques formes qu'elles exiſtent, & de demeurer unis à tous les Français par les liens indiſſolubles de la fraternité.

Sur l'un des côtés, vis-à-vis l'amphithéâtre circulaire, on liſoit ces vers gravés dans toutes les ames libres :

Les mortels ſont égaux : ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait la différence.
La loi dans tout état doit être univerſelle,
Les mortels, quels qu'ils ſoient, ſont égaux devant elle.

Sur le côté oppoſé, la Renommée proclame, dans toute la France, des décrets immortels qu'elle proclamera bientôt dans l'univers :

Songez aux trois mots ſacrés qui garantiſſent ces décrets :
LA NATION, LA LOI, LE ROI.
La Nation, c'eſt vous ;
La Loi, c'eſt encore vous, c'eſt votre volonté ;
Le Roi, c'eſt le gardien de la Loi.

La Cavalérie qui précédoit la marche s'étoit portée à droite & rangée dans la contre-allée extérieure, & ſur les gradins de l'amphithéâtre ſe ſont formé toutes les compagnies employées dans l'eſcor-

Le bataillon des Élèves militaires, l'*espérance de la patrie*, étoit placée de cent pas en avant de l'autel, où il se formoit transversalement au Champ de Mars faisant face à l'autel.

Les vétérans, par le plus beau des contrastes, s'étoient portés de cent pas en arrière de l'autel, aussi transversalement au Champ de Mars.

Le détachement du Département de l'Ain s'est étendu sur la gauche de manière à n'occuper qu'une certaine profondeur : il faisoit front à l'autel.

Le Département de l'Aisne a suivi sur la droite les mêmes dispositions : le même ordre pour les autres Départemens successivement.

Les Troupes de ligne sur la gauche, & le détachement de la Marine sur la droite, étoient aussi tournés vers l'autel.

L'amphithéâtre superbe, adossé à l'École Militaire, a reçu, sous le plus élégant pavillon, l'Assemblée Nationale, la Municipalité & les Électeurs. Sous un dais, surmonté d'un drapeau blanc, le Président de l'Assemblée s'est placé à la droite du Roi. C'est de là que ce bon Prince, entouré de son épouse, de ses enfans, de tous les objets chers à son cœur, contemploit un spectacle que les richesses & les grandeurs ne donneront jamais à un Monarque; quinze cent mille hommes prêts à verser tout leur sang pour sa défense; quinze cent mille hommes représentans de trente millions d'hommes prêts à prolonger sa vie aux dépens de leurs jours. Combien il en a dû coûter à sa sensibilité de n'avoir pu se montrer dans toute la longueur de la marche au milieu de ses enfans. Mais il faut qu'on sache qu'il s'est rendu à la cérémonie dans la voiture du sacre; il pensoit, avec raison, que ce jour devoit être celui de son vrai couronnement, du couronnement de sa postérité.

Le cortège ainsi placé, l'oriflamme & les bannières

des Départemens ont été portées en haut des marches de l'Esplanade, au bas de l'autel, pour y recevoir la bénédiction, puis reportées à leurs Départemens respectifs.

A trois heures & demie l'Évêque d'Autun, étant accompagné des soixante Aumôniers de la Garde Parisienne, a commencé le sacrifice.

La musique la plus imposante commandoit aux ames d'élever leurs pensées à l'Éternel.

La Messe finie, la bombe a donné le signal convenu à toutes les Municipalités du Royaume.

Un silence religieux a préparé le plus beau moment de la Monarchie Française.

La voix du Major de la Confédération s'est fait entendre :

— « Je jure d'être à jamais fidelle à la Nation, à » la Loi & au Roi ; de maintenir la Constitution » décrétée par l'Assemblée Nationale, & acceptée » par le Roi ; de protéger, conformément aux lois, » la sureté des personnes & des propriétés ; la libre » circulation des grains & subsistance dans l'inté- » rieur du Royaume, & la perception des contri- » butions publiques, sous quelques formes qu'elles » existent ; de demeurer unis à tous les Français par » les liens indissolubles de la fraternité. »

Tous les Députés des Gardes Nationales, & autres Troupes du Royaume, se sont écriés : *Je le jure.*

Le Président de l'Assemblée s'est avancé :

— « Je jure d'être fidelle à la Nation, à la Loi, » au Roi, & de maintenir de tout mon pouvoir la » Constitution décrétée par l'Assemblée Nationale, » & acceptée par le Roi. »

Chacun des Membres de l'Assemblée a répété : *Je le jure.*

Le Roi a levé les bras vers l'autel :

— « Moi, Roi des Français, je jure à la Nation

» d'employer tout le pouvoir qui m'eſt délégué par » la loi conſtitutionnelle de l'État, à maintenir la » Conſtitution, & à faire exécuter les lois. »

Quinze cent mille voix ont crié, Je le jure, & ce ferment a retenti juſqu'aux extrémités de la France.

Entendez ce ſerment, vous tous qui menacez encore notre Conſtitution; entendez, & tremblez.

J'ai ſongé que de ces millions d'hommes, il n'en reſtera pas un ſeul, peut-être avant un ſiècle; mais, me ſuis-je dit auſſi, peut-être avant un ſiècle, la terre ne verra qu'une génération d'hommes libres.

Le *Te Deum* a été chanté au ſon de trois cents Tambours & de tous les inſtrumens militaires.

Voilà le vrai caractère de la cérémonie de l'inauguration d'un Monarque. Loin de nous déſormais cette fête bizarre inſtituée à l'avènement au trône: que les uſages ridicules, les formules gothiques, l'étiquette abſurde & puérile, & ce droit uſurpé par le Clergé de recevoir les ſermens de celui que la Nation couronne, ſoient à jamais oubliés. Réléguons dans le tréſor de Reims, ou dans un coin du garde-meuble, cette ſainte & menſongère ampoule à laquelle ne croit pas même l'heureux Bénédictin qui la montre aux ſots. Le pacte fédératif, renouvelé tous les vingt-cinq ans, doit prendre auſſi la place de ces jubilés, non pas évangéliques, mais papaux & épiſcopaux, auxquels, à la honte de la raiſon & de la religion, nous ſommes demeurés trop long-temps aſſujettis. Il ne s'agit plus d'effacer par des indulgences les peccadilles & les erreurs du peuple, mais de faire naître & de perpétuer l'amour du bien public, l'enthouſiaſme de la liberté, les vertus & le courage du patriotiſme.

Qu'on ne nous parle pas non plus de ces fêtes tant vantées chez les anciens. Si un Auteur célèbre a eu raiſon d'écrire, il y a quelques années, que

nous autres Français, comparés aux Grecs & aux Romains, paroiſſions bien petits, ce même Auteur écriroit aujourd'hui le contraire, avec bien plus de raiſon. Encore ſi des ſiècles avoient opéré une ſi étonnante métamorphoſe, on pourroit la concevoir; mais qu'un ſi grand changement ait été l'affaire de quelques mois, voilà ce que la poſtérité ne pourra ſe laſſer d'admirer, voilà un problème dont la ſolution doit faire le déſeſpoir de nos Œdipes modernes. C'eſt ici qu'on peut s'écrier avec raiſon :

Cedite, Græci & Romani.

En effet, voyez les plus célèbres fêtes de l'antiquité, & voyez-les preſque toutes ſouillées par des cérémonies ſuperſtitieuſes, par la diſſolution, la débauche, & même le crime. Les Bacchanales, appelées *Dionyſia*, fêtes de Bacchus, célèbres dans l'Attique, & ſurtout à Athènes, épouvantent la pudeur, & font gémir la raiſon, quand on lit dans Tite-Live qu'il n'y a point de déſordre, point d'excès qui ne s'y commiſſent. La corruption y étoit pouſſée au point que, s'il ſe trouvoit quelqu'un dans ces orgies dégoûtantes qui eût horreur des infamies qui s'y paſſoient, & qui refusât de s'y prêter, ce quelqu'un étoit immolé *ſubitò*, ſans autre forme de procès, comme une victime agréable au fils de Sémelé. Il ajoute encore que ſi pendant ces mêmes fêtes un Bacchant ou une Bacchante étoient ſurpris à boire de l'eau, ils étoient condamnés à la mort. Nous revenons à notre refrein :

Cedite, Græci & Romani.

La cérémonie achevée, une émotion profonde pénétroit encore toutes les ames; on verſoit des larmes; on les offroit à l'Éternel; on tournoit ſes regards ſur l'autel de la patrie, où ſembloit repoſer ſa majeſté ſainte; on contemploit l'auguſte Aſſem-

blée, la royale Famille, qui contemploit auſſi ces millions d'ames raſſemblées des extrémités de la France. Chacun recueilloit, reſſerroit au fond de ſon cœur ces images ſi chères, comme s'il eût craint qu'en échappant à ſes yeux, elles n'échappaſſent auſſi à ſes ſouvenirs.

Ce ſentiment pénible affectoit plus douloureuſement encore les malheureux étrangers qu'un gouvernement inhumain a chaſſé loin des lieux qui les ont vu naître ; ils ſongeoient à leurs triſtes concitoyens qui gémiſſent ſous un joug de fer ; ils ſongeoient à cette deſtinée cruelle qui les a diſperſés des terres étrangères, pour leur mettre ſous les yeux par un caprice barbare les heureux fruits de la liberté qui leur ſont interdits à jamais..... à jamais ! Non, la trompette qui ſonna la réſurrection d'un grand peuple, retentira aux quatre coins du monde, & les chants d'alégreſſe d'un chœur de trente millions d'hommes libres, réveillera des peuples enſevelis dans un long eſclavage.

Cependant le cortège eſt ſorti du Champ de Mars avec autant d'ordre qu'il y étoit entré.

On doit à la vigilance active de M. de la Fayette, Major général de la Confédération, la tranquillité parfaite, qui dans l'aimable confuſion de cette fête patriotique ajoutoit de nouveaux charmes à nos plaiſirs.

M. Gouvions, Major général en ſecond, doit partager auſſi notre reconnoiſſance. L'intérieur de Paris, gardé par douze mille hommes de la Troupe Nationale, n'a pas vu renouveler ces ſcènes funeſtes qui preſque toujours accompagnoient les réjouiſſances données par des deſpotes.

Tous les Corps ſe ſont rendus à la Muette, Maiſon royale, près du bois de Boulogne. Là, rangés ſur la vaſte eſplanade du corps de logis, ils ont, à la ma-

nière des Lacédémoniens, investi les tables qui gémissoient sous le poids *des aloyaux*, & autres mets d'un assaisonnement plus délectable que leur *sausse noire* tant vantée. Nous laissons à penser si, comme dit Boileau, les cruches au large ventre ont eu beau jeu, & si les santés du Roi, de la Reine, de l'Assemblée Nationale & de tous nos Confédérés ont été portées & rendues : ce qu'il y a de remarquable, & ce qui est bien digne d'éloges, c'est que, à la fin de ce banquet civique, on ne s'est pas apperçu qu'il régnât d'autre ivresse que celle de l'hilarité, de l'amour fraternel, & du plus pur patriotisme.

Cependant une foule innombrable d'amantes de la liberté, comme on nous représente les Nymphes des campagnes, ornées de rubans & de fleurs, sont venues doubler la joie des convives. Des bons-mots, des chansons, de charmantes agaceries n'ont rien coûté à leur facile abondance. Voici, pour réjouir nos lecteurs, quelques-unes de leurs idées attrapées à la volée :

Le Champ de Mars est le théâtre
Où nos Citoyens valeureux
Ont aujourd'hui juré d'abattre
L'aristocrate furieux.

Ils ont la Fayette à leur tête :
Louis les anime aux combats.
Ils sauront braver la tempête :
La liberté leur tend les bras.

Nous demandons grâce à nos lecteurs pour les mettre en faveur du sens que ces paroles renferment. Ce sont des rimes de cette espèce qui plaisoient tant à Jean-Jacques Rousseau dans ce divertissement nocturne dont il fut témoin dans son jeune âge, & qu'il rappelle avec tant de grâce à la fin de sa lettre sur les spectacles.

Le soir il y a eu une illumination brillante dans

toutes les rues de la capitale & des villages circonvoisins : plusieurs Citoyens se sont distingués par d'ingénieuses inscriptions.

On voyoit encore le matin, sur quelques fenêtres, des lampions dont la flamme mourante n'attendoit pour s'éteindre que le retour du soleil. Il semble que cet astre ne devroit point quitter l'horison pendant le temps d'une si belle fête.